# sans confins

revue quotidienne du printemps de la quarantaine

27

24.04.2020

## Los últimos carboneros

Stéphane Noël

# Autour de nous

Pablo Durán

Il y a quelque chose qui ce soir me dégoûterait presque : le clignotement du curseur sur la page qui attend que je prenne la main. Le clignotement qui se déclenche machinalement chaque fois que je la rends, scandant le vide de son attente chronométrée, chronométrant un vide dans lequel je ne plonge pas et dont pourtant il me renvoie l'image la plus sèche. Mon vide n'a pas cette sécheresse martiale qui ponctue sa propre ignorance, sa propre incapacité, sa propre autonomie close sur elle-même et qui, à force de contemplation, m'oblige à lui trouver un sens. Celui d'un signal qui dirait : ton doigt est là, ton doigt mental est posé à cet endroit. Lorsque je pose mon stylo, mon doigt mental est suspendu, il reprend quand ça lui chante, y compris dans l'exactitude d'un tracé qui s'impose dans l'urgence. *Écrire* joue autrement sa partition. Machines, je vous plains. Je vous connais bien, et je vous plains. Il faut vous oublier constamment pour croire à sa propre vie, en faire un roman, un désir, une voie qui s'ouvre devant soi, et c'est ici que le piège se referme. Les hommes qui vous conçoivent me fatiguent. Leur persuasion d'apporter une amélioration à vos erreurs permanentes, et à soulager nos gestes, me navrent. Quelle naïveté. Quelle prétention. Quelle étroitisation de la voie. Résoudre un problème technique n'est pas une bêtise, et pourtant, on se demande si cela n'augmente pas la bêtise collective chaque jour – d'ailleurs, je ne me pose plus la question : je le pense.

L'impensé du travail (une machine travaille, cette évidence semble oubliée) est conforme à l'esprit du capital : il fonctionne ontologiquement comme sa propre cause, c'est-à-dire comme Dieu. J'en sors à chacun de mes pas. Je sors de Dieu en marchant, en parlant, en réfléchissant, en me perdant, et même, je sors de Dieu chaque fois que je suis malade : je sors de Dieu *par mon corps*. Le bricolage mondial est la négation de ce jeu par lequel je redécouvre tous les gestes profonds, y compris ceux du travail. Ma « pensée » impose mille directions à mes récits et à tous les mots que j'aimerais pouvoir assembler mais qui, le plus souvent, m'échappent, dans une sorte d'impermanence où ma mémoire est absente. Je redécouvre le vide dans toutes ses étincelles. Je redécouvre le désir de me plaire et de me déplaire, comme de déplaire aux autres. Quelle *libération*. Mais quel bonheur. Et quelle folie. Tout ce qui file à travers moi ne revient jamais. Écrire, c'est aussi accepter de rater sa cible, de partir comme une fusée folle qui interrompt sa course et la brise. Cela peut être aussi entrer de plain-pied dans ce cimetière des fusées brisées qui s'accumule quelque part en nous-mêmes pour en faire un objet de rêverie. Tout ce que je rêve de moi-même tombe dans l'invisible des gestes qui balaient le temps en tous sens pour en fixer la pointe. Qu'y puis-je si ce que je redoute le plus s'insinue dans mes phrases ? Je laisse venir. L'autour et l'ici ne délimitent rien. C'est à chacun de jouer.

## La blouse
(surtout pas de ta colère) (6)

Ludovic Pautier

Je tripote trois couleurs
de stylos
ma gomme

comme un transfert
de désespoir

je pense revenir à l'été
dans sa souillure

où je vois
sa joue
pour aimer essuyer
la vitre

&
Je pense emmurer
dans le soupçon
de sa visite

la tige des images.

Sur des éclats
de temps soufflé
je poserai
le pied
de la claustration

dans

les souvenirs
créés.

En attendant

J'ai mis ma blouse
de vieil instit
à bouillir

60°
pour tout effacer

dans les poches
il n'y avait rien
des jours d'avant.

# **Archéomnésie**
## Fragment de mémoire

Nathalie Barrié

Je me souviens que, toute gamine, j'admirais dans la rue les mystérieux écriteaux, sans pouvoir les lire comme le faisait mon frère aîné. J'enviais aux lettres leur duplicité, la mission de cacher dans les plis de leurs jupes des messages inconnus, vertu merveilleuse qui me fascinait. *Terra incognita*. Et, du jour où j'ai su lire, événement issu d'un processus dont j'ai tout oublié – ce fut, d'après ma mère, avant d'avoir été à l'école, où je refusais obstinément d'aller (j'ai résisté en m'enchaînant aux poignées de portes jusqu'à l'incontournable CP) –, une étrange nostalgie m'a prise en déchiffrant avec peine, derrière les vitres de la voiture, lors de trajets épisodiques sur la route des vacances, des panneaux promettant des choses d'une trivialité incompréhensible, qui ne m'étaient pas destinées et ne faisaient que dévoiler un pan de plus de mon ignorance abyssale : *À louer. Vendu. Soldes monstres. Tout doit disparaître. Citrouilles à la ferme*. Que sais-je encore.

Mon regard avait changé à jamais. Lutin déchu auquel on avait confisqué les lunettes enchantées de la prime enfance, j'avais troqué le mystère contre le gain galvaudé d'un « savoir lire » qui ne me servait même pas à comprendre deux mots du poster de la chambre de mon frère : [*Thé Béatles*] résistait à tous mes efforts et me plongeait dans des abîmes de frustration. L'ajout d'accents aigus n'arrangeait rien, j'appris pourquoi par la suite… Heureusement, la musique m'allait droit au cœur, sans filtre.

Drôle de savoir, tout de même, qui ne me donnait même pas la garantie d'accroître mes connaissances, puisqu'il m'entraînait vers des questions insolubles. Je n'étais pas sûre d'y gagner, dans l'histoire. Seul un vague espoir restait accroché aux « citrouilles à la ferme », avec leurs faux airs de conte de Perrault. Las, je me doutais bien qu'il y avait derrière cette annonce moins de poésie que dans les histoires de carrosses et de princesses.

Le charme de l'inconnu était rompu. C'est alors que je crois avoir pris conscience du caractère irréversible du cours des choses, de leur actuation, pour poser un mot très tardif sur ma perplexité. Je regrettais déjà les douces arabesques des lettres indéchiffrables, l'univers poétique où j'avais baigné par ignorance, comme dans un relais symbolique du liquide amniotique, et qui m'avait préservée d'un savoir calibré, éparpillé, disséminé, à jamais disloqué. J'étais passée de l'espoir d'une perfection enveloppante – que je nomme ainsi avec le recul, car alors j'attendais tant de réponses à mes questions – à une illusion d'ordre qui ne ressemblait pas à une réponse mais à un plus grand chaos. Je pressentais confusément que les pièces du puzzle seraient impossibles à rassembler : pris isolément, un écriteau, une annonce dont on peut tout espérer avant de savoir lire, ne disent que ce qu'ils « signifient », rien de plus.

J'essayai brièvement de désapprendre à lire, pour revoir les mots tels qu'avant je les avais vus, dans l'espoir de leur rendre leur pouvoir magique et de traverser le miroir dans les deux sens à ma fantaisie, mais, surprise, et même désarroi : c'était devenu impossible. Comme dans ces jeux d'optique où, une fois qu'on a vu l'escalier descendre, on ne peut plus le voir monter, je ne pouvais plus, malgré mes efforts – qui se soldaient par de brusques œillades visant à prendre les vocables distraits au dépourvu – ne pas lire le mot ni le désengoncer de son étroite signification, qui engendrait à son tour une kyrielle de questions. Dé-lire était plus inaccessible qu'apprendre à lire. Délire était interdit !

Je pourrais dire que j'ai vécu le traumatisme de la naissance une deuxième fois en apprenant à lire, mais trêve de solennité : si la prime enfance a elle aussi ses naufrages (et pas seulement la vieillesse), c'est une analyse que je ne fais qu'aujourd'hui. Cette fuite du liquide amniotique symbolique de l'ignorance, qui me différenciait à jamais de l'enfant sauvage et du bébé chimpanzé, ne fut alors perçue que par moi, mais reste assez signifiante pour que je ne l'oublie pas. Ce fut une étape, sans doute la première, dont je pris conscience sans pouvoir la formuler avant aujourd'hui et, déjà, la nostalgie frappait à la porte. Une tristesse nouvelle, que je ne comprenais pas du tout, me venait et me disait « N'oublie jamais », mais que fallait-il ne pas oublier ? L'informulable, que j'essaie péniblement de mettre au jour dans ces lignes. Tout au plus une première étape sur mon chemin de vie : les espoirs infinis que j'avais placés dans le savoir-lire excédaient les capacités pourtant si vastes de la lecture. Alors que j'avais tout à apprendre, cette source claire de savoir me laissait déjà sur ma soif. Pour moi qui commençais juste à déchiffrer, C'était incompréhensible.

Je confondais, me direz-vous, la capacité, le potentiel, avec le fruit de l'activité. Il y fallait ajouter le goût de l'effort, car si j'avais l'outil, il manquait la pratique. Plus tard, l'apprentissage du solfège serait une autre déconvenue, impitoyable celle-là. C'était comme si mon esprit assoiffé eût voulu un accès immédiat, sans ticket ni limites, à la grande fête du savoir, en évitant les ennuyeuses cases de l'apprentissage.

Peu à peu, à pas de loup, un livre après l'autre devait meubler ce vide, pénétrer et façonner mon imaginaire indompté, le rendre moins brut, le polir… et le séparer toujours plus de l'infinie liberté primale, étrangère aux limites. Ce fut une reddition progressive, parfois bien agréable. Jusqu'à l'émerveillement rimbaldien, tardive récompense accordée à mon esprit errant. Comme un retour aux sources perdues, presque oubliées faute de savoir les nommer, par la vertu d'Arthur Rimbaud, le magicien, et d'autres poètes encore.

Laissons le texte halluciné, hypnotique du *Bateau ivre* nous entraîner vers toutes les dérives. Ce « Rainbow », telle une arche reliant la terre au ciel, se jouait des frontières. L'apôtre de la « liberté libre » eût tenu en horreur les « gestes barrière » et le confinement auquel nous voici réduits. L'espoir a l'esprit pour demeure : grâce aux passeurs de mots, on voyage très bien immobile. Il suffit de les suivre, ces passeurs sincères, de les laisser réveiller en nous l'enthousiasme. Un esprit « entretenu » devient irréductible aux contingences, c'est ce que l'adulte en moi trouve de mieux à jeter en pâture à l'enfant questionneuse que j'étais.

Reste l'interrogation primale. Notre existence « civilisée », mais pas pour autant pacifiée, n'est-elle pas une série de pertes irrémédiables liées à des « acquis incontournables » issus de choix subjectifs conditionnant notre évolution, dont les premiers se perdent dans la nuit des temps ?

Et n'est-ce pas au Big Bang de sa mémoire que désire remonter le poète ou l'aspirant poète, dans lequel il ou elle cherche à puiser, avec les laborieux outils d'aujourd'hui, à la source abondante de jadis, celle qui désamorçait la soif jusqu'à dépouiller ce mot de tout sens ?

Stéphane Noël *Liège*
Pablo Durán *Prétot-Sainte-Suzanne*
Ludovic Pautier *Pessac*
Nathalie Barrié *Marmande*

Graphisme : Isabelle Ha Eav *Bessas*

«La liberté est le bien le plus précieux.»
(Hymne anarchiste espagnol)